

fait plus rien de cela. Pourquoi? Le Gouvernement ne s'y connaît pas assez en culture de prairie pour élaborer un programme. Comment pourrait-il le faire? Vous ne pouvez pas enseigner ce que vous ne savez pas vous-même.

M. MULLINS: N'est-il pas vrai que vous avez fait venir des professeurs des Etats-Unis pour essayer d'ensemencer ce sol, et que cela a complètement échoué?

L'hon. M. MOTHERWELL: Je ne peux pas entendre mon honorable ami. Je suis habitué à ce qu'on parle juste assez fort pour se faire entendre des sténographes officiels. Criez-le! Tenez, j'ai mon périscope dirigé sur vous et je suis tout préparé. Levez-vous, redressez-vous et dites ce que vous avez à dire. L'honorable député n'a-t-il rien à dire? Alors qu'il reste tranquille et qu'il ne m'interrompe plus.

C'est une question très grave. J'ai demeuré au Canada toute ma vie et je suis depuis cinquante-trois ans en Saskatchewan, ma province d'adoption. Qu'est-il arrivé dans ce vaste territoire du sud-ouest, au cours des trente dernières années? On y a cultivé sans cesse du blé, si bien que dans les parties le plus exposées au vent tout l'humus du sol est parti. Cette contrée est particulièrement exposée au vent jusqu'au pied des montagnes. Quand il fait chaud, les grands vents font comme une suction en l'air. On commence seulement à le comprendre. La terre est emportée en poussière aussi fine que de la farine. Encore cinq ans comme l'année passée et les cinq ou six pouces de terre qui sont à la surface seront pour ainsi dire partis. Où, je n'en sais rien. Cela s'en va dans les ravins et les fondrières; cela peut se disperser sur un millier de milles et ne presque pas paraître. Si le sol de surface continue d'être emporté pendant encore cinq ans, on trouvera 90 p. 100 des cultivateurs de cette contrée étendus sur le tuf le ventre en l'air. Voilà ce qui arrivera. Je vois un député qui hoche la tête, comme si j'essayais de lui conter des balivernes. Eh bien, qu'il me permette de lui dire que c'est absolument vrai, et malheureusement trop vrai.

J'ai été élevé sur une ferme d'Ontario où le sol de surface avait été enlevé par le feu lors du défrichement. Cela est arrivé il y a plus de cent ans, mais jamais le terrain n'est redevenu ce qu'il était auparavant, malgré qu'on l'ait engraisé avec de la cendre, du fumier, du sarrasin et le reste. Ce n'est que de la glaise bleue, aussi dure que de la brique. C'est déjà assez de brûler le sol de surface et de laisser la cendre, mais quand il est em-

porté, il ne reste plus que du gravier qui, lui ne s'envole pas, et la couche d'argile. C'est infiniment pire et cent ans d'irrigation ne feront rien, lorsque vous avez perdu les cinq ou six pouces de bonne terre. Je ne vois pas comment les honorables députés peuvent justifier leur inaction devant un tel état de choses. Ce territoire est l'un des plus productifs de la prairie; quand il peut recevoir sept ou huit pouces de pluie ou même moins durant la saison de croissance, il produit des récoltes magnifiques de blé de première qualité donnant trente ou quarante boisseaux à l'acre, et j'ai même eu connaissance de récoltes de cinquante ou soixante boisseaux sur ce sol qui n'est aujourd'hui qu'un morne désert. En répartissant également chaque année la production dans cette région depuis le commencement de sa colonisation, depuis une trentaine d'années, on constate que la moyenne de la récolte a été de dix-huit ou vingt boisseaux à l'acre. Les cultivateurs ont récolté jusqu'ici en moyenne 18 ou 20 boisseaux à l'acre. Mais les gens ont une tendance à l'exagération; l'argent leur brûle les doigts; il faut qu'ils agrandissent sans cesse le champ de leurs opérations. Pouvons-nous les blâmer? Ils ont eu des récoltes magnifiques; on leur a mis dans la tête l'idée de cultiver pour l'empire; ils entreprennent de cultiver de vastes étendues au moyen de moissonneuses-batteuses et d'autres instruments à moteur. Ils ont placé tout leur argent pour étendre leur culture. Cela paraissait excellent, cela dénotait de l'esprit d'entreprise; mais on ne mettait rien de côté pour les mauvais jours. Nous reconnaissons tous que nous avons commis des erreurs. Plus on a été prospère dans les temps de prospérité, plus on est mal pris quand viennent les mauvais jours. Je ne sais pas si je me fais comprendre des honorables membres de la droite, mais je ne constate plus chez eux le ricancement insensé qu'ils avaient au début de mes remarques. Je ne parle pas pour rire, mais seulement pour signaler le danger qui menace une belle région qui serait prospère en temps ordinaire. Les gens de cette région ont eu cinq mauvaises années et la sixième s'en vient; ils ne peuvent tenir plus longtemps sans faire savoir au pays qu'il va leur falloir quitter en bloc cette région avec l'aide de l'Etat si l'on ne fait pas pour eux autre chose que de construire des édifices publics dont nous avons pu nous passer jusqu'ici. Celui de Calgary est peut-être justifiable et le premier ministre en a peut-être besoin pour se faire réélire. Je voudrais le voir réélire car je n'aime pas à voir un balayage complet comme celui qui vient d'arriver dans la Saskatchewan. Je voudrais voir revenir ici au moins un membre du parti conservateur